

SEBUNUMA D., *Rwanda : Crimes d'honneur
et influences régionales*,
Issy-les-Moulineaux, Umusozo, 2012.

A partir du cas du Rwanda, j'apporte une modeste contribution à l'analyse d'une situation qui est devenue complexe depuis le début du 20^{ème} siècle : l'équation géopolitique des Grands-Lacs d'Afrique.

Première partie

Dans la première partie, je présente plusieurs textes de références sur le contexte historique et sociopolitique du Rwanda depuis le début de l'ère coloniale jusqu'à la période des indépendances en Afrique (1950 – 1960). Le lecteur découvrira, en particulier, les textes historiques des premiers explorateurs occidentaux qui découvrirent la région des Grands-Lacs d'Afrique à la fin du 19^{ème} siècle. Quelques extraits permettent d'illustrer le contenu de cette partie introductive de l'ouvrage :

Le regard des premiers explorateurs européens sur le Rwanda, la politique coloniale qui y fut menée et la gestion calamiteuse de la guerre civile au Rwanda dont la conséquence directe fut le génocide de 1994 - sans oublier la dispersion des rwandais à travers le monde, tous ces éléments nous autorisent à comparer l'histoire récente du pays des Mille Collines au récit biblique de « la tour de Babel » ci-dessus cité.

Comme nous allons le constater à travers les différents extraits des récits historiques, tout a commencé par l'émerveillement des

Européens : ils s'attendaient à découvrir l'anarchie et la famine, ils ont découvert un pays certes gouverné par un despote, mais bien structuré sur le plan administratif et autosuffisant du point de vue économique. Ils s'attendaient à découvrir un peuple sans histoire, ils ont découvert une nation riche de traditions, soudée par une langue commune, ayant développé l'artisanat, la poésie, bref la culture moderne tout simplement.

Cependant, l'émerveillement des Européens fut de courte durée : ils étaient venus pour dominer, coloniser et gérer les affaires à leur manière, ils avaient même le droit de châtier ceux qui s'opposeraient à leur dessein !

Quant aux Rwandais, les « chefs » en particuliers, ils se sont enfermés dans leur « tour » et n'ont jamais voulu prendre en compte différentes pressions extérieures qui s'exerçaient sur eux. Cela expliquerait, du moins en partie, l'étiologie des violences collectives qui ont ravagé le pays au cours du 20^{ème} siècle à chaque fin de règne.

Dans la présente recherche, nous allons présenter les différentes phases de l'histoire politique du Rwanda, dès l'arrivée du premier Européen à la guerre civile des années 1990 et ses conséquences historiques : le génocide de 1994, sans oublier la dispersion des rwandais à travers le monde et les massacres dont ils ont été victimes dans toute la région des Grands-Lacs d'Afrique.

Observation préliminaire

Dans les différents textes de référence qui suivent, les noms de personnages ou de lieux cités varient selon les auteurs : en effet, à la fin

du 19^{ème} siècle, les langues africaines n'étaient pas encore connues en Europe. Pour cela, l'orthographe des noms et des lieux dépend de ce que tel ou tel explorateur a entendu et la manière dont il l'a transcrit en écriture.

Ainsi, les noms désignant les mêmes personnes ou les mêmes lieux pourraient avoir été écrits de manières différentes selon les auteurs.

1. Les Rwandais selon le Capitaine Speke

Voyage d'exploration de 1861'

Les premiers explorateurs européens ont écrit sur le Rwanda à partir des informations recueillies auprès des voisins du Rwanda. En effet, jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle, il était difficile - voire même impossible aux étrangers de pénétrer au Rwanda ! Même les esclavagistes, Arabes ou Européens, n'avaient jamais réussi à réduire un quelconque Rwandais en esclavage :

« Les villages rwandais sont extrêmement étendus et peuplés de grands chasseurs. Ils vont en grands groupes à la chasse au léopard. Ils y emmènent de petits chiens et leur attachent des clochettes au cou tandis qu'eux-mêmes soufflent dans des cors. Ils seraient ainsi très superstitieux et n'autoriseraient aucun étranger à pénétrer dans leur pays car voici quelques années, après la venue de quelques Arabes, éclatèrent une grande

1SPEKE, *Die Entdeckung der Nilquellen*, Reisetagbuch, Leipzig, 1864, pp. 255 et 264, cité in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 14.

sécheresse et la famine qu'ils attribuèrent aux influences malignes que ceux-ci avaient pu exercer. Ils les chassèrent de leur pays et dirent qu'ils ne laisseraient plus jamais leurs semblables y entrer... »².

Nous retrouvons la suite de ce récit passionnant du Capitaine Speke ailleurs :

« Ensuite, au moins pour la région que j'ai parcourue, je distingue, des autres nègres, ceux qui s'appellent les Vouahouma, ou, suivant notre orthographe, les Houmas. J'ai à leur égard fondé une théorie, qui m'est personnelle, sur les traditions, le physique et les usages des peuples que j'ai pu voir. Je crois les Houmas issus des Gallas ou Abyssiniens, que je regarde comme étant de la même race, bien que les premiers soient surtout des pasteurs et les seconds des agriculteurs (...). A mon avis, un clan pasteur, venu d'Asie, a fait prévaloir sa domination en Abyssinie, l'a conservée depuis lors, et, tandis que son teint et ses cheveux se modifiaient par un long mélange avec les nègres, conservait toujours l'élévation des parois du nez comme caractère spécial de son origine asiatique. Ce qui s'est passé dans l'Abyssinie s'est répété ailleurs (...). Les descendants des hommes de cette race qui ont formé l'ancien royaume du Kittéra, à l'ouest du lac Victoria, ont pris plusieurs usages des nègres et ont oublié la plupart des traditions de leurs ancêtres. (...) Tous les États démembrés de l'ancien Kittéra, (...) sont dominés et gouvernés par les Houmas, dont les émigrants font paître leurs troupeaux dans l'Ounyamouési, descendent au sud du lac

2Ibid.

Roucoua et parviennent, le long de la Malagarazi, sur les rives du lac Tanganyka ; là on les nomme des Tousis (...) »³.

Nul doute que le Capitaine Speke, en rédigeant le récit ci-dessus, fut le premier Européen à formuler des hypothèses ethnographiques concernant les peuples de la région des grands-lacs d'Afrique, ceux du Rwanda en particulier. En même temps, les spéculations du même auteur sur les pseudos-différences ethniques influenceront non seulement les travaux scientifiques de ses successeurs, mais aussi les différentes idéologies politiques dès la fin du 19^{ème} siècle jusqu'à nos jours.

Cependant, remarquons que le Capitaine Speke avait déjà observé un détail très important pour nous observations d'aujourd'hui : « Les descendants des hommes de cette race qui ont formé l'ancien royaume du Kittéra, à l'ouest du lac Victoria, ont pris plusieurs usages des nègres et ont oublié la plupart des traditions de leurs ancêtres ». Tout en parlant des différences morphologiques, l'auteur reconnaît aussi l'existence d'un brassage ethnique observable.

2. Le regard de Grant

*Voyage d'exploration de novembre 1861 à avril 1862*⁴

³BELIN-DE-LAUNAY J., *Les sources du Nil, voyage des capitaines Speke et Grant*, abrégé d'après la traduction de E. D. Forgues, sixième édition, Paris, librairie Hachette et Cie, 1887, pp. 305 - 308, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu, op. cit.*, pp. 15 - 16.

⁴GRANT, *A travers l'Afrique*, traduit de l'anglais par

Après les hypothèses approximatives de Speke sur d'éventuelles origines des peuples rencontrés dans la région des Grands-Lacs d'Afrique, voici les observations de son compagnon de voyage, le Capitaine Grant, sur les Watusi [les Tousis cités ci-dessus par Speke] : l'accueil qui lui est réservé, l'intérêt de l'auteur à faire connaissance avec ses hôtes et la description des détails, tous ces éléments permettent au récit de Grant de se différencier d'autres textes d'explorateurs :

« Je m'intéressai beaucoup aux vachers de Moossah [un commerçant indien islamisé] ; d'une taille élevée, ils avaient de beaux traits et formaient un grand contraste avec les autres Africains. C'étaient dix Watusi du Karagué, tant hommes que femmes ; tous avaient des cheveux laiteux ; les premiers les portant en croissant et le reste de la tête étant rasé. Ils se noircissaient les gencives avec une préparation de graines de tamarin ; après avoir fait griller et pulvérisé la graine, on la mêle avec du vitriol bleu jusqu'à ce qu'elle acquière la consistance d'une pâte ; on la chauffe pour s'en servir. Ils avaient aux poignets de larges bracelets de cuivre, et à la cheville des quantités d'anneaux de fer. Ils portaient en marchant un arc, des flèches, un bâton et une pipe à long tuyau. Les femmes, à la taille droite et élevée, se faisaient remarquer par un visage d'un ovale parfait ; une peau de vache bien apprêtée les couvrait depuis la ceinture jusqu'aux pieds. (...) Les Watusi constituent

Mme Léontine Rousseau, 2^e édition, Paris, C. Dillet, libraire-éditeur, 1882, pp.52 - 53 et pp. 106 - 107, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu, op. cit.*, pp. 16 - 19.

une race distincte, très intéressante sous tous les rapports. Le matin, avant de traire les vaches, ils se lavent eux, leurs dents et lesalebasses avec l'urine de la bête, à laquelle ils attribuent une vertu particulière ; puis ils emploient de l'eau propre (...) »⁵.

Une rencontre romantique !

« Un matin, à ma grande surprise, nous tombâmes sur des bestiaux dans une jungle sauvage, puis sur un bomah ou enclos caché sous les ombrages épais d'arbres magnifiques. Deux grands gaillards en sortirent et me prièrent de m'approcher. J'obtins d'eux de l'eau et ils me demandèrent même si je ne préférerais pas du lait. Etonné d'une prévenance si rare parmi les Africains, je les suivis. Ils me conduisirent près d'une femme watusi, admirablement belle, assise seule sous un arbre. Elle m'accueillit sans manifester aucun étonnement et d'un grand air de dignité ; ayant échangé quelques paroles avec mes guides, elle se leva en souriant et me conduisit à sa cabane. J'eus alors le temps de bien l'examiner : elle portait le costume ordinaire des femmes watusi, à savoir une peau de vache telle que je l'ai décrite, et qui s'enroulait autour de son corps depuis la ceinture jusqu'à la cheville ; des morceaux d'étoffe de différentes couleurs entouraient sa taille ; des bracelets de fil de cuivre ornaient ses bras et ses poignets, et à son cou pendait un collier de même métal. Je fus frappé de la belle conformation de la tête, des lignes charmantes du cou ; les yeux, le nez, la bouche étaient admirables, les pieds et les mains d'une petitesse remarquable ; bref,

5Ibid.

elle réunissait une rare perfection de formes séparée par un seul défaut, que les indigènes regardent comme une beauté, de très grandes oreilles. Sa demeure temporaire, construite d'herbes et à toit plat, était tellement basse que je ne pus tenir debout. Le foyer se composait de trois pierres, et des deux côtés étaient rangés avec symétrie des vases à lait en bois, d'une propreté éblouissante. Une femme de bonne mine faisait du beurre en agitant le lait dans unealebasse. Après avoir laissé à ma belle hôtesse le loisir de m'examiner tout à son aise, je lui exprimai mes regrets de n'avoir pas de verroterie à lui offrir. - Cela n'est pas nécessaire, répondit-elle, asseyez-vous, voici du lait et du beurre. Ce dernier m'était offert sur une feuille de bananier. Je lui envoyai plus tard quelques verroteries ; elle vint me voir une fois et me demanda divers cadeaux que je ne lui refusai pas ; à en juger par l'éclat de ses yeux je pus croire qu'elle était satisfaite. C'est une des rares femmes que j'aie trouvées belles pendant le cours de mon long voyage »⁶.

A partir de ce récit, un mythe est né dans certains milieux européens, « le mythe ou réalité » de la beauté des femmes rwandaises.

3. La peur de Stanley et les Arabes !

*Voyage d'exploration de 1874 à 1876*⁷

« Le 24 février, nous arrivons à Nakahanga : le

⁶*Ibid.*

⁷STANLEY H. M., *A travers le continent mystérieux : l'Afrique*, Grands voyageurs Stock +, 1980, pp. 117 - 118, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu*, *op. cit.*, pp. 20 - 21.

lendemain nous entrions à Kafouro. Ce dernier point doit son importance à trois commerçants de Zanzibar qui s'y sont établis : Saïd ben Saïf, Hamed Ibrahim et Saïd de Mascate. Hamed est riche en esclaves, en bétail et en ivoire ; il a une maison spacieuse et confortable, une quantité d'épouses et plusieurs enfants. (...) Il est allé souvent chez Mtésa, et a cherché maintes fois à nouer des relations commerciales avec l'impératrice du Rouannda, mais sans y parvenir. D'après ce que m'a dit Hamed, cette impératrice serait une femme de grande taille, entre deux âges, avec de grands yeux très brillants ; elle aurait le teint peu foncé. Hamed est persuadé que tous les membres de cette famille descendent de quelque race du nord, peut-être de sang arabe. (...) « Il n'y a pas moins de différence, me disait-il, entre les gens de cette région et les Vouachennzi (nègres païens) qu'entre eux et moi. Ces gens-là ne sont pas des lâches ! Ils ont pris le Kichaka et le Mouvari, ont vaincu dernièrement le Mpororo et forcé les Vouagannda à la retraite. Depuis huit ans, Khamis ben Abdallah, Tipou-Tib, Saïd ben Habib et moi nous avons souvent essayé d'entrer chez eux, où l'ivoire abonde ; nous n'avons pas réussi. Les Vouanyambou eux-mêmes (gens du Karagoué) ne peuvent pas pénétrer au-delà de certaines limites, bien que Roumanika soit de la même race et parle, à peu de chose près, la même langue que les gens du Rouannda »⁸.

8Ibid.

4. O. Baumann, premier « Blanc » à entrer au Rwanda

Voyage d'exploration de septembre 1892⁹

O. Baumann fut le premier Européen à entrer au Rwanda, à partir du Burundi. Il fut aussi le premier à faire l'expérience de la culture guerrière des Rwandais. Par ailleurs, il entendit parler du « Roi » mythique des Rwandais au 19^{ème} siècle, Kigeli Rwabugili : « (...) Le lendemain matin, nous traversâmes plusieurs villages, étant salués toujours avec la même joie, puis nous nous dirigeâmes vers la pente de l'Akanyaru qui fait ici également la frontière d'Urundi. Grâce à ce vaste paysage d'herbes, je pouvais observer la caravane entière, quand soudain je remarquai que l'avant-garde était attaquée par à peu près trente indigènes armés d'arcs. C'était des Watussi qui demandaient à Mkamba de ne pas quitter le Rwanda avant d'obtenir la permission de Kigere. Mkamba ne les prenait pas au sérieux : il ne pouvait pas s'imaginer que trente hommes iraient arrêter toute une caravane ; aussi continua-t-il son chemin. Mais les guerriers étaient répartis le long de la route et lâchement nous criblaient de flèches. Bien sûr il a suffi de tirer quelques coups de fusils et ils se sont enfuis, poursuivis par nos Massai qui s'étaient armés de longues lances. Une fois cet incident passé, le village suivant nous saluait comme d'habitude avec des cris de joie et des

⁹BAUMANN O., *Durch Massailand zur Nilquelle*, 1894, pp. 83 - 86, traduction faite par M. l'Abbé Alexis Kagame, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu*, *op. cit.*, pp. 26 - 27.

chansons (...) »¹⁰.

5. Von Götzen à la cour royale de Kigeli Rwabugili

*Voyage d'exploration de décembre 1893*¹¹

C'est la première rencontre officielle entre un Européen et le monarque rwandais. C'est aussi la première fois qu'un Européen traversait le Rwanda d'est en ouest. Cette première rencontre était aussi politique : après la Conférence de Berlin de 1884 - 1885, Von Götzen était venu au Rwanda recueillir des informations sur le pays car, l'Allemagne se préparait à envoyer une première expédition d'occupation coloniale.

Dans le texte qui suit - extrait du récit de Von Götzen lui-même, le roi Kigeli Rwabugili « en imposa » face au savant venu d'Europe lors de leurs différentes rencontres ! Nous découvrons ainsi la réalité de la renommée du personnage telle que les Arabes en avaient fait part aux premiers explorateurs européens :

« De notre grande tente, en ouvrant largement les tentures formant nos portes, nous pouvions voir au-dessous de nous une grande vallée couverte de fermes bien tenues et de beaux massifs de bananiers. Il nous semblait bien étrange que Louabougiri eût choisi, pour établir sa nouvelle résidence, l'endroit le plus élevé et moins hospitalier de son pays.

¹⁰*Ibid.*

¹¹Von GÖTZEN, *A travers l'Afrique, de l'est à l'ouest (1893 - 1894)*, extrait du livre *Le tour du Monde*, tome III, nouvelle série, 1^o liv. N°1, 1897, pp. 15 - 20, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu, op. cit.*, pp. 28 - 31.

Evidemment nous l'avions surpris au milieu même de son établissement, car tout était encore neuf et en partie inachevé. (...) Pour augmenter la confiance de Louabougiri, je résolus de lui faire une nouvelle visite, et cette fois avec une grande suite en costume de fête. Je désirais obtenir sur le pays le plus de renseignements qu'il était possible, mais le roi ne s'intéressait qu'à nos personnes et à nos armes, et on ne pouvait apprendre de lui que peu de chose. Quant il vint à son tour nous rendre visite à notre camp, il montra une curiosité de véritable enfant. Il paraissait faire de l'esprit à nos dépens, ce qui, chaque fois, comme il convient, excitait la bruyante hilarité de sa suite. En cette circonstance, il avait revêtu un autre costume. Il portait une espèce de diadème, bordé d'une broderie de perles, garni en haut de longs poils blancs ; du bord inférieur de ce bandeau tombaient une quantité de cordelettes de perles qui pendaient autour du visage, de telle sorte qu'on ne l'apercevait qu'à peine. Ce visage ne paraissait plus si boursoufflé et avait quelque chose de la physionomie indienne. (...) En possession d'une souveraineté despotique absolue, de beaucoup supérieure, disait-on à celle même de l'Ouganda, il n'avait pas jugé nécessaire de s'entourer de forces militaires pour se protéger. Il ne se faisait aucune idée de la nature et des effets des armes à feu, et il perdait peu à peu cette première crainte de l'étranger, qu'il avait d'abord éprouvé par la suite de son état d'esprit de sauvage absolument fermé à toute culture. Il eut bientôt la pensée de tirer un parti aussi lucratif que possible de ces hôtes étrangers venus ainsi sans en avoir été priés. Des idées

commerciales germèrent dans son esprit, et en conséquence il résolut de mettre un temps d'arrêt dans l'envoi de présents qu'il nous faisait. (...) A plusieurs reprises, j'avais demandé qu'on me livrât des substances ; il me fit répondre qu'il était habitué à recevoir d'abord et à donner ensuite (...) »¹².

Von Götzen et ses hommes commencèrent à envisager le pire ! Kigeli Rwabugili fut à la hauteur de sa renommée :

« Les allées et venues de parlementaires se prolongèrent toute une journée, si bien que mes gens commençaient à s'agiter. Ils m'envoyèrent une députation de sous-conducteurs, qui cherchèrent, par leurs prières, à m'amener à céder. Naturellement je ne cédaï pas et je dis comprendre clairement à la députation que, même au cas de difficultés et de lutte militaire, notre position était tout à fait favorable et supérieure à celle de nos adversaires. Comme l'Arabe Abdallah se montrait des plus craintifs, je dus lui démontrer avec une clarté particulière qu'il était un lamentable poltron. Il fit comme s'il eût pris ce reproche fort à cœur, car plus tard il vint secrètement dans ma tente, pour me déclarer très solennellement et avec une exagération bien arabe : « Je ne suis pas un poltron ! Car si tu m'ordonnais, maître, de tenir ma main dans le feu, je le ferais immédiatement ! » Le bon Abdallah avait-il jamais entendu parler d'un certain Mucius Scaevola ? Je parlai de la possibilité de complications belliqueuses, mais pour le moment elles paraissaient encore éloignées.

¹²*Ibid.*

Une salve tirée par nous sur la résidence, qui était à peine à 500 mètres, aurait suffi pour mettre Kigeli entre nos mains, et qui sait si la population du pays, écrasée sous sa tyrannie, ne nous aurait pas acclamés joyeusement comme des libérateurs ! (...). Deux envoyés parurent, pour s'informer, au nom de leur maître, de mes intentions ; en même temps ils promettaient de me chercher et de me procurer des porteurs pour le lendemain. Le matin, Chirangaoué me fit visite encore une fois, pour voir quels présents je ferais en échange des subsistances, et vers midi on annonça de nouveaux envoyés avec 2 bœufs, 64 chèvres et 29 porteurs. Les relations furent ainsi renouvelées, et devinrent encore meilleures lorsque, en échange de mes présents, on envoya en plus deux grandes défenses d'éléphant et une vache laitière. Nous nous apprêtâmes pour le départ (...). Cependant nous ne quittâmes pas cet endroit sans regrets. Si de nombreux récits, en partie grotesques, qui nous avaient été faits sur le Kigéri, s'étaient évanouis comme de pures fantaisies, la vue de ce puissant potentat dans son originalité entière n'avait pas été sans faire sur nous une forte impression. Louabougiri est un des derniers piliers du vieux despotisme du centre de l'Afrique. Il a conservé sa nature nomade héritée de ses ancêtres ; vrai souverain d'un peuple qui jadis conduisait des troupeaux, il erre encore aujourd'hui à travers son royaume, comme les rois allemands dans les temps les plus anciens du moyen âge ; il ne vit jamais plus de deux mois au même endroit, et toute l'année il se bâtit de nouvelles résidences. Je ne saurais dire si ce

fut à dessein de sa part ou par hasard que nous nous rencontrâmes avec lui dans la haute montagne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature sauvage et romantique de cette région montagneuse formait un cadre extrêmement pittoresque, et la figure gigantesque de ce roi des montagnes y reste dans nos souvenirs féériques et grandioses »¹³.

Lorsque les premières troupes coloniales allemandes arrivèrent au Rwanda, en 1896, Kigeli Rwabugili venait de mourir quelques mois avant en 1895 : il avait été blessé lors d'une expédition militaire du Rwanda contre la région de Bushi (à l'est de l'actuelle République Démocratique du Congo). Pour cela, historiquement, le texte de Von Götzen précédemment cité fut le premier et le dernier récit sur le « Roi » Kigeli Rwabugili, dernier monarque du Rwanda indépendant.

Par ailleurs, la mort de Kigeli Rwabugili allait inaugurer le cycle de violences collectives au Rwanda à chaque fin de règne. Car, après sa mort, une guerre civile éclata au sein même de la dynastie royale. Après plusieurs jours de massacres collectifs, le jeune roi Mibambwe Rutarindwa se suicida. Il fut remplacé au trône par Yuhi Musinga qui sera le premier monarque rwandais à partager le pouvoir non seulement avec l'administration coloniale allemande, mais aussi avec les missionnaires.

Malheureusement, c'est cette mise sous tutelle du monarque rwandais qui favorisera la naissance de diverses idéologies politiques ethnocentriques et régionalistes.

¹³*Ibid.*

6. J. Czekanowski : premier ethnographe au Rwanda

Expédition scientifique de 1907 à 1908¹⁴

Après les premières expéditions dont le but avait été la mise sur pied du pouvoir colonial, à partir des années 1900, des scientifiques venus d'Europe commencèrent à s'intéresser aux sociétés africaines. Dans un but purement scientifique, comme nous allons le constater, J. Czekanowski entreprit une expédition dans la région des Grands-Lacs d'Afrique. Au Rwanda, il s'intéressa en particulier au groupe social des Batwa dont il nous livre quelques renseignements dans les différents extraits de son récit qui suivent :

« Entrer en contact avec les Batwa forestiers n'était ni facile ni sans danger. Toujours à la poursuite du gibier, ils étaient introuvables dans leurs hameaux. Les recherches anthropologiques étaient pour eux des rites de sorcier et il ne fallait pas s'étonner qu'ils les aient refusées. Le père Barthélémy, très estimé des Batwa pour ses exploits de chasseur, décida de m'aider. Ils l'appelaient Nyama Mingi - Beaucoup de viande - car la chasse en sa compagnie était toujours une bonne occasion de ripailles. Qu'ils lui aient donné un nom en kisuaheli, et non en local kinyorwanda, indiquait leurs rapports avec les commerçants ou plus exactement contrebandiers de l'ivoire au Congo, dont la langue leur semblait - à juste

¹⁴CZEKANOWSKI J., *Carnets de route au cœur de l'Afrique - Des sources du Nil au Congo*, traduit du polonais et annoté par Lidia Meschy, Les Editions Noir sur Blanc, Suisse, 2001, pp. 30 - 40, in DELFORGE J., *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu, op. cit.*, pp. 31 - 39.

raison - plus familière aux Européens, même si les missionnaires, bons connaisseurs du kisuaheli, parlaient avec les indigènes en dialectes locaux.

Les tractations que les pères menaient patiemment depuis deux semaines avec le vieux Chuma, gagné à ma cause, aboutirent enfin et la date de ma visite fut fixée à jeudi. Chuma était un Noir de la tribu des Banyaruanda, chargé par le roi de nombreuses fonctions dans le hameau batwa dont il était le maire. Les Batwa échangeaient chez lui une partie du gibier contre des produits agricoles, lorsqu'ils ne pouvaient pas se les procurer autrement, c'est-à-dire en chapardant sur les plantations des paysans bahutu. Sachant que le brave maire ne jouissait pas d'une grande autorité chez les Batwa, nous lui conseillâmes de se procurer du vin de banane et de la bière de sorgho et de répandre bruyamment cette bonne nouvelle. Connaissant le penchant des chasseurs pour les libations, on pouvait raisonnablement espérer que l'agréable perspective d'une beuverie freinerait suffisamment leur ardeur cynégétique pour que le jour dit ils m'attendent, au lieu de s'éparpiller dans les abîmes forestiers »¹⁵.

La suite du récit de J. Czekanowski est très importante car, sur le plan historique, l'auteur nous fournit des informations sur des personnages qui seront au centre des événements de « guerre civile » au nord du Rwanda à partir de 1910 :

« Le mercredi 4 décembre. Jour du courrier ! Les envoyés de la mission de Ruaza ont

¹⁵*Ibid.*

apporté mes coffres avec le photographe, les rouleaux enregistrés et les textes du père Dufays, patriote luxembourgeois francophile, fils d'un volontaire de la guerre contre la Prusse de 1870. J'ai reçu des lettres amicales de lui et du révérend père Loupias, un Français de Toulouse. (...) La lettre du père Loupias, allègre comme toujours, devait être la dernière qu'il m'adressa. Il fut quelques jours plus tard assassiné par Lukara, celui-là même que j'avais tiré des mains du roi du Ruanda, en lui sauvant la vie à grands renforts de subterfuges diplomatiques, sur la demande du révérend. Le père Loupias me remerciait de mes menus colis et relatait avec humour l'effroi des Noirs qui n'avaient jamais vu tant de Blancs dans le Mulera. En effet, peu après l'arrivée de notre expédition y apparurent les premiers « touristes » : le Dr Römer, un potentat financier attiré, sûrement dans un but intéressé, par les affaires coloniales, et son subalterne, le Dr Autentrieth »¹⁶ [pp. 12 – 22].

Je me permets aussi de présenter un extrait de l'article de J.-P. Chrétien qui m'aura servi de matériel de référence dans mes recherches : en effet, ce chercheur a décrit, bien avant le génocide au Rwanda de 1994, une autre situation historique de violences collectives au pays des Mille Collines au début de l'époque coloniale. Ainsi, d'après mes observations, « La révolte de Ndungutse » - et ses lieutenants dont Lukara - fut le prélude du génocide au Rwanda à la fin du 20^{ème} siècle.

¹⁶*Ibid.*

« Chapitre III. 1910 - 1912 :
L'INSURRECTION DES INSOUMIS
Prélude du génocide de 1994 au Rwanda

« La révolte de Ndugnutse »¹⁷ présente étrangement des ressemblances avec le génocide au Rwanda en 1994. Certes, aucun journaliste n'a couvert l'événement, aucune télévision n'a diffusé des images et les seules sources disponibles aujourd'hui sont les archives de l'administration coloniale et quelques archives des missions catholiques de l'époque. Cependant, la révolte fut suffisamment sanglante et populaire qu'elle aurait dû servir comme avertissement. Plus particulièrement, aujourd'hui, nous constatons que l'insurrection de 1912 partage plusieurs points communs avec le génocide de 1994 au Rwanda.

Pour situer le cadre de nos observations, nous faisons nôtre le mot d'introduction de J.-P. Chrétien à son article qui nous sert de référence :

« Notre but n'est pas d'établir ici la chronologie complète d'un événement, ni même d'en épuiser toutes les significations, mais de poser quelques problèmes en rapport avec un mouvement politico-religieux qui nous semble caractéristique de l'histoire des premiers contacts entre les sociétés africaines et les conquérants européens »¹⁸.

Selon J.-P. Chrétien, l'administration coloniale

¹⁷CHRETIEN J.-P., Article « La révolte de Ndungutse (1912) - Forces traditionnelles et pression coloniale au Rwanda allemand », in *Revue française d'histoire d'outre-mer*, n° 217 - 4^e trimestre 1972, pp. 645 - 679.

¹⁸*Ibid.*, p. 645.

allemande avait placé « beaucoup d'espoir dans l'avenir des régions du nord-ouest de la *Deutsch-Ostafrika*, décrites à l'envi comme saines, fertiles, bien peuplés : de futurs greniers, de beaux pâturages d'altitude, des réservoirs de main-d'œuvre ! Ce secteur correspond alors aux trois résidences du Bukoba, de l'Urundi et du Ruanda, dont les frontières avec le Congo belge et l'Ouganda britannique n'ont été fixées définitivement qu'à l'issue de la conférence de Bruxelles de février-mai 1910 »¹⁹.

En effet, « la transformation en trois résidences des anciens districts militaires de Bukoba et d'Usumbura, décidée en 1906, révèle le trait spécifique de cette région : l'existence d'anciens royaumes, entre les lacs Victoria et Tanganyika, et les problèmes délicats d'encadrement administratif que cela pose. Ce Far West de l'Est africain allemand rassemblait, vu les densités, quelques 50 % du peuplement de l'ensemble de la colonie ».

En plus des problèmes de « dispersion » des populations au niveau de l'habitat, il y avait aussi « l'existence de réseaux politiques et socioculturels extraordinairement complexes. Des hiérarchies savantes voyaient s'entrecroiser les rapports familiaux, les liens de clientèle fondés sur le bétail, les autorités sacrées et administrantes. Tout cela assurait la coexistence de populations d'origines différentes, de tradition « bantoue » (les Bahutu) ou de tradition « éthiopide » (les Batutsi), selon des rapports d'intensité et d'ancienneté très variés. En outre des souvenirs

¹⁹*Ibid.*, p. 646.

historiques se superposaient, les bouleversements des XVI^e et XVII^e siècle ayant en quelque sorte donné plusieurs couches de constructions monarchiques. La personnalité de ces États interlacustres avait été préservée par un long isolement : aucun étranger ne mit en fait les pieds sur les collines du Rwanda, du Burundi ou du Nkole avant les années 1890. On voit l'intérêt que représente l'étude du contact entre ces sociétés originales et la pénétration européenne. Or une révolte est toujours un moment privilégié pour analyser, celui où l'on voit les réactions d'une population s'exprimer avec une particulière netteté »²⁰.

La révolte de 1912 a eu lieu dans « la région que l'on peut désigner globalement sous le terme de Rukiga (...), le pays des montagnards Bakiga, à cheval sur le Rwanda et le Kigezi ougandais. (...) Il s'agit donc d'une région d'accès très difficile, très peuplée, disposant à la fois de terres riches, d'eau en abondance et de multiples lieux de refuge. Les premiers explorateurs à en approcher furent, vers le nord, Emin Pacha en 1891 et, vers le sud, Von Götzen en 1894. L'ignorance n'empêcha pas les diplomates européens de tracer des frontières à travers cette région en 1885 et en 1890 ! En fait les conflits qui éclatèrent entre Allemands, Anglais et Belges, dès qu'ils entreprirent de contrôler effectivement leurs « possessions », occupèrent les dix premières années du XX^e siècle. Les frontières ne furent définitivement marquées sur le terrain qu'en

²⁰*Ibid.*

1911 »²¹.

Après cette présentation historique très précieuse, l'auteur nous présente le personnage à l'origine de la révolte de 1912 au Rwanda.

1. Qui est Ndungutse ?

Selon J.-P. Chrétien, Ndungutse est le fils de « Muhumuza ou Nyiragahumuza ». D'après le même auteur, « les deux sont connus aussi bien en Ouganda qu'au Rwanda ». Dès 1898, la mère de Ndungutse aurait été « signalée (...) par des officiers allemands Bethe et von Grawert. En 1903, la caravane des missionnaires venue de Bukoba qui allait fonder le poste de Rwaza, rendit visite (...) à la « cheffesse Muhumuza » : cette femme (...) se présentait comme une veuve du *mwami* du Rwanda Kigeri Rwabugiri, le grand roi mort en 1895. Elle se serait appelée Muserekande et c'est son fils Biregeya qui aurait dû régner sur le Rwanda : Mibambwe Rutarindwa (1895-96) est présenté dans ce récit comme un régent chargé de la transition et Yuhi Musinga (1896-1931) comme un usurpateur. Elle se serait enfuie au nord vers 1897 (...) pour y organiser une résistance. (...) Pour les autorités il s'agissait seulement d'une agitatrice qui troublait les régions de Mpororo et du Ndorwa. (...) En octobre 1909, devant l'inquiétude de la cour de Musinga et avec l'aide de grands chefs (...), les Allemands l'arrêtèrent à Nyakitabire (près de Rutobo, au Mpororo allemand) et l'emmenèrent à Kigali, où son arrivée créa une certaine émotion. De là elle fut donc déportée (...) chez le roi Kahigi, au Kianja, c'est-à-dire

²¹*Ibid.*, p. 647.

dans la région de Bukoba (...) »²².

J.-P. Chrétien décrit alors la mère de Ndungutse à travers ses différentes zones d'influence :

« En juillet 1911 on reparle d'elle. Elle s'enfuit au nord de la Kagera (...) pour revenir dans sa région de Rutobo, qui est alors intégrée à l'Ouganda britannique, ce qui empêche la poursuite. Elle circule à travers le Ndorwa en direction du lac Bunyoni, prophétisant le retour d'un roi, annonçant qu'elle va retrouver un tambour royal (Mahinda ou Karinga) dans la grotte d'Ihanga, promettant des vaches à satiété. Elle est alors accompagnée de Ndungutse, un Mututsi présenté comme son fils mais né, celui-ci, d'une union avec le *mwami* Rutarindwa. Muhumuza serait donc la veuve de deux rois et la mère de deux prétendants au pouvoir. Elle est suivie d'une foule croissante, mais deux chefs récalcitrants font appel à l'aide des Anglais (...). Le capitaine Reid et ses auxiliaires baganda l'attaquent en septembre 1911 (...) : 50 de ses fidèles périssent, elle-même capturée et envoyée à Kampala où elle ne mourut qu'en 1945. (...) Son fils Ndungutse hérite de ce courant : il réussit quant à lui à se réfugier à l'ouest du lac Bunyoni, puis, avec l'aide d'un chef allié à Muhumuza, le Mutwa Basebya, il s'installe à l'est du lac Bulera, dans les grands marais de la Rugezi, à un lieu dit Ngoma. Il est dès lors à la fois le successeur de sa « mère » Nyiramuhumuza et le précurseur de son « demi-frère » Biregeya »²³.

²²*Ibid.*

²³*Ibid.*, pp. 648 - 649.

Au début de l'année 1912, « Ndungutse, bénéficiant au Rwanda de sa double qualité de « fils » du roi Mibambwe et de « petit-fils » du roi Kigeli, se taille rapidement une grande popularité. Il gagne à lui toute la région située entre les volcans du Mulera et les grands « marais des Batwa », entre les lacs et les vallées de la Base et de la Cohoha (...). Il se fait construire un deuxième enclos à Ruserabwe, au sud-est du lac Luhondo. Ses bandes, composées initialement des Batwa de Basebya, des chasseurs et guerriers pygmoïdes qui terrorisaient leurs voisins de longue date, et grossies ensuite de rebelles bakiga, attaquèrent les enclos des opposants, y pillant le bétail et faisant fuir les grands chefs batutsi de la région. Il se mit à promettre à la population l'abolition des corvées agricoles (*ubuhake*) et rallia ainsi la masse des paysans bahutu. En fait il semble avoir rallié presque tous les notables autochtones, qu'ils fussent batwa, bahutu ou batutsi. Son pouvoir passait pour magique : on allait répétant que les balles des fusils se transformaient en eau devant ses guerriers. En janvier-février la région des lacs est donc en effervescence. En mars on voit le mouvement gagner en direction du lac Kivu à l'ouest et de la Nyabarongo au sud : le Nduga, cœur du royaume rwandais semble menacé. Les populations du Bushiru s'échauffent, le Bumbogo et le Buriza, à cinq heures de marche de Kigali, sont touchés. Le pouvoir de Musinga semble sérieusement compromis aux yeux des observateurs attentifs que sont les missionnaires de Rwaza. Musinga lui-même est très inquiet. C'est un véritable antiroi qui se dresse contre lui et dont le succès a gagné tout

le Nord du pays comme un feu de brousse »²⁴.

2. L'intervention militaire allemande

Selon J.-P. Chrétien, « l'attitude des Allemands » aurait été décisive, « mais elle resta un moment hésitante, au moins en apparence. L'*Oberleutnant* Gudowius qui assurait l'intérim de la Résidence en l'absence de Richard Kandt alors en congé, s'efforça d'abord de circonscrire l'agitation en défendant l'axe de circulation Kigali - Ruhengeri. Il envoya dès le 5 février une section de police créer trois postes complémentaires le long de cet axe, à Mugenda, Kibare (au sud de Ruserabwe) et Kiburuga, espérant freiner ainsi l'extension du mouvement vers le sud. Mais Ndungutse était habile : il ne manifesta aucune agressivité à l'égard des Européens, il établit des contacts avec la mission catholique de Rwaza et avec le poste de police de Kiburuga. Au début d'avril il livra même Lukara, un chef muhutu qui avait tué deux ans auparavant le père Loupias, un missionnaire français de Rwaza. Ses efforts étaient en fait condamnés : dès ce moment en effet l'expédition prévue contre lui depuis février était prête. Gudowius avait obtenu l'accord de Dar-es-Salaam, c'est-à-dire du gouverneur et du commandement suprême de la *Schutztruppe* pour l'Afrique orientale. Les forces de police de Kigali pouvaient donc compter sur l'appui de la 11^e compagnie coloniale stationnée alors à Kisenyi. En outre Musinga avait accepté avec joie de fournir des troupes auxiliaires et les *Ingabo* (guerriers) de ses grands chefs

²⁴*Ibid.*

Biganda, Sendashonga, Nshozamihigo, Rwidegembya, etc., étaient sur le pied de guerre »²⁵.

Finalement, « une attaque-surprise des résidences de Ndungutse fut préparée. La région des lacs et de la Rugezi fut encerclée, une section de la 11^e compagnie arrivant de l'ouest par Ruhengeri et les forces de police arrivant de Kigali en marches de nuit par Remera et Mugenda. Le kraal de Ngoma fut assailli le 11 avril et occupé après un bref mais sanglant assaut (...). On crut du côté allemand que Ndungutse y avait péri, alors qu'il avait réussi à s'enfuir. Les soldats de la 11^e compagnie détruisirent de leur côté l'enclos de Ruserabwe. Les semaines qui suivirent furent employées à la pacification de toute la région du Nord : il y eut des combats près des lacs jusqu'au 16 avril et encore quelques accrochages au Bugarura en mai. Des réunions de chefs et de notables locaux furent organisées systématiquement, afin de les rappeler à l'obéissance à l'égard des chefs de Musinga. Une petite campagne se déroula au Bushiru du 23 au 19 avril. Entre temps, le 18 avril, le chef Lukara avait été solennellement pendu à Ruhengeri »²⁶.

Le dernier chef de guerre Basebya, « qui avait réussi à échapper jusque là à la répression, fut capturé grâce à un piège tendu par le grand

25Ibid.

26« Cette solennité fut d'ailleurs troublée par Lukara qui, bien qu'étant enchaîné, réussit à poignarder un askari qui le gardait et fut abattu avant d'être pendu ! Cela ne fit que confirmer la renommée de ce héros du Mulera », in *op. cit., ibid.*

chef Rwubusisi en accord avec Gudowius. Le kraal de Ngoma fut évacué afin d'y permettre une négociation entre ce chef et Basebya. Celui-ci y vint avec 100 hommes, mais Rwubusisi avait dissimulé parmi les cinq guerriers qui l'accompagnaient deux askaris armés de fusils. Basebya fut exécuté le 15 mai. Le 20 mai l'état de guerre pouvait officiellement cesser. Quant à Ndungutse, il fut arrêté par les Anglais en 1913 et envoyé à Jinja où il mourut de la variole en 1918. Mais les Bakiga restèrent agités des deux côtés de la frontière jusqu'aux années 1920 au moins²⁷. Ce mouvement de rébellion a donc connu deux phases : une longue période de prophéties annonçant un nouveau règne pour le Rwanda et marquée par l'agitation entretenue à partir du Ndorwa par une « reine » en exil dont le fils reste invisible (Biregeya) ; puis une explosion brutale menée d'abord du côté ougandais puis du côté rwandais (...) par un héritier bien visible de cette « reine », Ndungutse, le précurseur. La répression alternée des Anglais et des Allemands vint à bout du mouvement sans bien le comprendre »²⁸.

Dans la suite de sa réflexion, J.-P. Chrétien propose de « s'interroger » sur la « nature » de ce mouvement insurrectionnel des Bakiga au

27Selon J.-P. CHRETIEN : « Ce récit est notamment fondé sur le « Diaire » de Rwaza (année 1912), sur les rapports et la correspondance avec Dar-es-Salaam du Résident *ad interim* Gudowius (Archives de la Résidence du Ruanda) et sur quelques ouvrages (...) », in *op. cit.*, *ibid.*

28*Ibid.*, p. 651.

nord du Rwanda : « Pourquoi cette région-frontière est-elle la plus concernée ? Pourquoi Ndungutse rencontre-il un tel succès au Rwanda ? Pourquoi les Allemands ont-ils choisi le parti de Musinga ? Quelle est la part relative des traditions historiques précoloniales et de la réaction au colonialisme envahissant dans cette affaire ? »²⁹

Toutes ces questions sont toujours d'actualité. Au-delà de la guerre civile de 1912, nous pourrions formuler les mêmes questions aujourd'hui au sujet du génocide de 1994 au Rwanda qui a concerné tout le pays (....) » [pp. 32 – 36].

²⁹*Ibid.*, pp. 649 - 651.

2^{ème} partie

Dans la deuxième partie du livre, je présente la problématique de la « guerre froide » des Grands-Lacs d'Afrique. Il s'agit ici d'un problème historique qui est resté sous silence. Or, le génocide au Rwanda de 1994 aura été « un arbre qui cachait la forêt ». J'invite le lecteur à se faire lui-même sa propre opinion sur le sujet :

« L'indépendance : rappel du contexte

Pour situer les événements dans leur contexte, revenons brièvement sur l'implication de l'administration coloniale belge dans les changements politiques des années 60 au Rwanda :

Selon Willame J.-C., le Colonel Logiest qui venait d'être désigné « comme Résident civil spécial du Rwanda (...) ne cacha pas son hostilité à l'égard de l'UNAR, de ses dirigeants et du système monarchique en vigueur : entre mars et mai 1960, le Conseil spécial qu'il présidait décida la suppression des rites royaux (*Abiru*) et du tambour *Kalinga*, tandis que les privilèges de pâturages des Tutsi sur les jachères agricoles de leurs clients « hutu » étaient suspendus. Les « réfugiés » tutsi restèrent exilés en leur pays (...). Les dirigeants du Parmehutu, qui « étaient les seuls à accepter la politique de la puissance tutélaire » et qui eurent donc toutes les faveurs de l'administration par rapport à une UNAR « indépendantiste » et de plus en plus anti-coloniale, remportèrent une victoire décisive aux élections communales de juin-juillet 1960. Le 25 juillet, le *Mwami* quitta définitivement

le Rwanda pour la capitale congolaise ; avec lui disparaissait une institution qui avait toujours été considérée comme le ciment d'un territoire difficile à administrer »³⁰.

Comment se fait-il que la Belgique ait choisi de changer d'alliance, dès la fin des années 50, pour soutenir les Hutu contre la monarchie des Tutsi au Rwanda ? Bien entendu, les Hutu se félicitaient de cette victoire mais, des questions subsistent : comment une masse populaire de paysans sans instruction aurait-elle réussi à prendre conscience de la « démocratie » en si peu de temps et à renverser une monarchie millénaire en moins d'un an ?

Les raisons objectives de la défaite du parti royaliste UNAR et la chute du roi se trouveraient ailleurs : dès sa création, le parti royaliste UNAR afficha des idées indépendantistes à l'encontre de l'administration coloniale belge. Par la suite, le même parti aurait multiplié des contacts avec d'autres mouvements indépendantistes de la région, en particulier le parti politique de P. Lumumba au Congo Kinshasa. Enfin, l'UNAR prônait, si nécessaire, l'utilisation de la force - la guerre d'indépendance - pour « libérer » le Rwanda du colonialisme. F. Rukeba que nous avons déjà présenté, « héritier » de la politique de « résistance » au colonialisme du roi défunt Musinga [mort en exil au Congo-Kinshasa au début des années 40], devint le chef de file de l'opposition à l'occupation coloniale. Toutes ces raisons auront été aggravées par l'étiquette

30WILLAME J.-C., *Aux sources de l'hécatombe rwandaise*, Paris, L'Harmattan, Les Cahiers du CEDAF, n° 14, 1995, p. 63.

qui avait été donnée aux mouvements indépendantistes en Afrique, et en particulier dans la région des Grands-Lacs africains : ces mouvements politiques indépendantistes étaient catalogués comme étant « communistes », - à l'instar du mouvement politique de P. Lumumba.

En un mot, la « jacquerie » de 1959 ne fut pas nécessairement l'œuvre autonome des leaders Hutu et la « majorité » des paysans Hutu ! L'ingérence immédiate de « la puissance tutélaire » fut décisive dans la réussite de la fameuse « révolution des Bahutu » de 1959. En effet, comme le témoigne l'observation de J.-C. Willame citée ci-dessus, c'est le Colonel Logiest - qui est devenu par la suite « Résident spécial » de la Belgique -, qui dirigeait indirectement le pays !

Comme nous allons le constater dans les paragraphes qui suivent, toute la décennie de 1960 - 1970 au Rwanda fut marquée par une « guerre froide » régionale qui expliquerait, du moins en partie, l'intérêt de l'alliance des Occidentaux avec les Hutu au pouvoir.

2. Les attaques extérieures

Jouissant « des acquis de la révolution » de 1959 d'une part, puis du soutien de l'Occident d'autre part, les Hutu nouvellement installés au pouvoir ont créé des conditions qui allaient favoriser un sentiment d'inégalités au sein de la population. Aussi, malgré la campagne menée contre la monarchie, tous les rwandais n'étaient pas opposés au retour du roi. Ce climat de nouvelles tensions internes fragilisait en même temps le pouvoir :

« Le nouveau système présidentiel n'est pas

sans rappeler (...) celui de l'ancienne monarchie « revisitée ». Grégoire Kayibanda va désormais incarner « l'idéal de la solidarité hutu de la même manière que le *Mwami* symbolisait naguère l'idéal de la suprématie tutsi ». Comme le Mwami, le président de la République est l'objet d'une vénération de la part de son « peuple hutu », vénération semblable à celle que l'on voue à un monarque » (...). Mais le nouveau monarchisme va au-delà de cette symbolique. A l'instar du « temps féodal », le système Kayibanda renoue, tout naturellement pourrait-on dire, tant avec la réification du statut inviolable, irresponsable et inaccessible des Mwami qu'avec une stratégie de type clientéliste indispensable pour contenter et le noyau dur des « pionniers » de la révolution et les leaders disposant d'un fort enracinement local, notamment ceux de la région septentrionale (...) »³¹.

C'est dans ce contexte de tensions politiques internes que les royalistes en exil lancèrent les premières attaques militaires pour essayer de s'emparer du pouvoir. La conséquence directe aura été que ces mêmes attaques menées à partir des pays du Rwanda servirent d'arguments aux Hutu au pouvoir pour consolider des inégalités sociales et légitimer les violences dirigées contre les populations civiles.

« Ces envahisseurs, on les appelle les inyenzi, c'est-à-dire les cafards. La propagande hutu en fait des ennemis redoutables parce qu'ils n'attaquent, dit-on, que la nuit et qu'ils sont

³¹*Ibid.*, pp. 65 - 66.

aidés par leurs congénères qui sont restés à l'intérieur après les massacres de 1959 »³².

Selon J.-C. Willame, « il exista sans doute des connivences quadrangulaires entre certains milieux politiques burundaises, la tendance radicale de l'UNAR extérieure, l'ambassade de Chine populaire à Bujumbura et des éléments de l'Armée populaire de libération du Kivu dirigée à l'époque par le Zaïrois Gaston Soumialot. Il est même probable, selon F. Reyntjens, que des mutins de l'armée congolaise qui avaient rejoint la rébellion muléliste du Kivu aient encadré les *inyezi* lors de l'attaque du Bugesera »³³. D'après J.-C. Willame, F. Reyntjens « estime toutefois que ce type de relations ne prêta guère à conséquence ; elles ne reposaient d'aucune façon sur un socle idéologique et politique sérieux et n'étaient que la traduction d'un opportunisme petit bourgeois (...) »³⁴.

Néanmoins, sur ce point précis de la collaboration entre « la tendance radicale de l'UNAR extérieure » et « des éléments de l'Armée populaire de libération du Kivu » au Congo Kinshasa, notre point de vue diffère un peu de celui de J.-C. Willame : celui-ci semble négliger l'influence de cette « collaboration »

³²*Ibid.*, p. 67.

³³REYNTJENS F., article « Rencontres burundaises : « Inyenzi » du Rwanda et rebelles du Kivu », in Herbert Weiss et Benoît Verhaegen, *Les rébellions dans l'Est du Zaïre (1964 - 1967)*, Les Cahiers du CEDAF, n° 7 - 8, 1986, p. 131, cité in WILLAME J.-C., *Aux sources de l'hécatombe rwandaise, op. cit.*, p. 70.

³⁴WILLAME J.-C., *Aux sources de l'hécatombe rwandaise, op. cit., ibid.*

régionale entre différents mouvements indépendantistes des années 60. Deux événements auront marqué cette période et inquiété les autorités rwandaises et l'Occident :

D'une part, c'est au milieu des années 60 que Che Guevara séjourna au Congo Kinshasa pour aider la rébellion à s'organiser. Selon certaines sources, quelques dirigeants de l'UNAR extérieure auraient participé à des rencontres avec le « mythe vivant » de la guérilla à l'époque. Plus concrètement, le rapprochement entre la rébellion du Congo Kinshasa et celle des Rwandais exilés aura une conséquence directe : le pouvoir des Hutu au Rwanda brandissait « l'épouvantail de nouvelles invasions extérieures bien armées et bien préparées qui ne se matérialiseront jamais »³⁵.

D'autre part, c'est en 1967 que le Mwalimu J. Nyerere, président de la Tanzanie à l'époque, prononça le discours fondateur de l'« Ujamaa » ou « Socialisme africain ». Ce fut un autre tournant décisif dans la « guerre froide » de la région des Grands-Lacs d'Afrique :

La présence de Che Guevara au Congo Kinshasa avait entraîné une conséquence contraire au résultat escompté : les puissances occidentales avaient soutenu sans réserve le pouvoir du gouvernement officiel à Kinshasa et l'avaient aidé à écraser toutes les rébellions à l'est du pays. Ainsi, la majorité des troupes rebelles s'étaient réfugiés en Tanzanie et dans les pays de l'Afrique australe où se

³⁵*Ibid.*, p. 83.

poursuivaient encore les guerres d'indépendance. Pour toutes ces raisons, les inquiétudes du Rwanda concernaient aussi la sécurité à la frontière tanzanienne. Certes, le danger venant du Burundi était toujours prévisible mais, la pression exercée par l'Occident sur ce pays avait dissuadé les Tutsi au pouvoir à Bujumbura malgré leur sympathie envers la monarchie rwandaise en exil.

Le « Socialisme africain » de J. Nyerere constituait ainsi une alternative aux idées révolutionnaires radicales de Che Guevara. Nous sommes en droit de souligner que tous ces guérilleros africains se reconnaissaient plus dans la doctrine du Mwalimu, un « africain » comme eux, et moins dans celle du « Che » qui était perçu comme un « Européen » de par ses origines latino-américaines.

D'après différents témoignages que j'ai obtenus auprès de certains Rwandais qui ont connu le régime de G. Kayibanda, celui-ci se serait rapproché du Mwalimu J. Nyerere dans l'intérêt d'isoler définitivement les combattants de l'UNAR qui s'étaient installés en Tanzanie après les différentes défaites aux côtés des rebelles congolais dans la région du Kuvu. Or, suite à son idéologie « communiste-socialiste » et son aide aux mouvements indépendantistes, à cette époque, la Tanzanie vivait dans l'isolement politique et économique - comme nous l'avons déjà vu au début de cette deuxième partie de notre recherche.

Pour cela, se rapprocher de la Tanzanie - même pour des raisons stratégiques - n'était

pas une bonne initiative pour le Rwanda. Cependant, l'effet fut immédiat sur le terrain : dès la fin des années 60, les attaques extérieures contre le Rwanda cessèrent. Néanmoins, le président G. Kayibanda allait sans doute commettre une nouvelle erreur politique sur le plan régional, à savoir son appréciation sur la politique intérieure au Burundi. Nous allons développer ce point dans la partie qui suit.

3. Le coup d'État de 1973

« A mesure qu'approche l'échéance des élections présidentielles de 1973, les aigreur vont opposer les « gens du Nord » aux « gens du Centre et du Sud ». Les premiers, surtout présents dans l'armée, ont le sentiment d'être minorisés au profit d'une mince élite qui est, dit-on, entièrement dominée par des originaires de la préfecture de Gitarama, c'est-à-dire de la région du président. Celui-ci apparaît de plus en plus isolé sur la scène politique et coupé des réalités du pays. En principe, son mandat présidentiel vient à expiration puisqu'il n'est plus rééligible après trois mandats successifs »³⁶.

Certes, les travers du régime des Hutu décrits ci-dessus avaient fragilisé le président G. Kayibanda. Cependant, c'est surtout le contexte régional qui aura précipité sa chute comme le souligne J.-C. Willame :

« (...) Le contexte régional est propice à une nouvelle explosion ethnique : on rappellera ici qu'un génocide a décapité l'élite politique hutu et a fait plus de 100.000 morts dans le Burundi voisin en 1972, ce qui va renforcer le sentiment sécuritaire anti-tutsi au Rwanda. C'est donc dans un climat de fortes incertitudes politiques, tant intérieures qu'extérieures, qu'une nouvelle « chasse aux Tutsi » (...) se déclenche en mars 1973 »³⁷.

Lorsque se produit le massacre des Hutu au Burundi en 1972, plusieurs centaines de milliers de Burundais se réfugièrent au

³⁶*Ibid.*, p. 85.

³⁷*Ibid.*, p. 86.

Rwanda et en Tanzanie. Pour G. Kayibanda, c'était une occasion d'intervenir au Burundi - directement ou indirectement en aidant les combattants Hutu - pour régler définitivement le problème d'insécurité aux frontières du Rwanda. En même temps, cette « campagne guerrière » aurait pu servir à *redorer le blason* du régime des Hutu rongé par des tensions internes et inquiet de son avenir suite au problème des réfugiés tutsi.

C'est dans ce contexte d'incertitude quant à la politique interne et externe que les Bakiga, le Général J. Habyarimana et le Colonel A. Kanyarengwe prirent le pouvoir avec la bénédiction de l'Occident !

Tous ces bouleversements démontrent que l'histoire du Rwanda, dès la fin des années 50, a toujours été influencée par le contexte régional, en particulier les enjeux internationaux relatifs à la « guerre froide » que se livraient les grandes puissances de ce monde par l'intermédiaire des leaders politiques locaux.

4. Les années 80 et le contexte régional

Sur le plan politique, après la prise du pouvoir par J. Habyarimana en 1973, des massacres furent commis contre d'anciens collaborateurs de G. Kayibanda : arrêtés et emprisonnés sans jugement, plusieurs hauts dirigeants du régime de G. Kayibanda ont été tués sans que leurs familles respectives en soient informées. Ces crimes aggraveront les divisions régionales qui existaient déjà depuis l'indépendance du Rwanda.

Sur le plan sécuritaire, le Rwanda fut à nouveau stabilisé dans les campagnes et aux

frontières avec les pays voisins. Le nouveau président s'employa à défendre une politique d'« Unité, Paix et Développement » : c'était la devise du parti unique qu'il créa en 1975, le « Mouvement Révolutionnaire National pour le Développement ». Pour dépasser les divisions « ethniques » qui avaient été ravivées par les attaques de certains Tutsi réfugiés dans les pays limitrophes, J. Habyarimana privilégia la « politique de bon voisinage » avec les pays de la sous-région. Il parvint ainsi à mettre fin aux tensions diplomatiques avec le Burundi.

« Guerre froide » oblige !

Très courtisé par l'Occident, certains pays n'hésiteront pas à signer des « Accords de Coopération Militaire » avec le Rwanda. De par ce volontarisme diplomatique, J. Habyarimana se démarquait de la politique étrangère de son prédécesseur G. Kayibanda : celui-ci aurait refusé, au début des années 70, de céder un terrain [à l'est du Rwanda, dans la commune de Rusumo] pour que l'Occident y construise une base militaire afin de surveiller la Tanzanie « communiste » en face ! Et cela lui a coûté très cher !

Cependant, « la politique de bon voisinage » avec les pays limitrophes ne réglait pas le problème des milliers de réfugiés qui étaient éparpillés dans toute la région des Grands-Lacs. De plus, J. Habyarimana ne changea rien en ce qui concerne les rivalités entre différentes régions du pays : désormais, le Nord était autorisé à prendre sa revanche sur le Sud ! Ceci entraîna la mise en place d'une « politique d'équilibre régionale » dont le but était de « favoriser » le Nord afin que cette

région puisse « rattraper » son retard concernant l'enseignement secondaire et le développement économique. D'où la naissance d'une nouvelle élite de « clients » originaires du Nord, au mépris d'autres régions du pays : « Pris dans ses propres contradictions, le régime du président Habyarimana sombra peu à peu dans les mêmes travers que ceux de son prédécesseur : népotisme, régionalisme, corruption (...) »³⁸. A la fin des années 70, le pays était à nouveau divisé : non plus entre Hutu d'un côté et Tutsi de l'autre, mais plutôt entre « gens du Nord » d'une part et le reste du pays d'autre part. Bien entendu, ce sont les « gens du Sud » qui se sentaient le plus lésés car, ils avaient déjà exercé le pouvoir ! Quant à d'autres régions, les deux règnes des Hutu G. Kayibanda et J. Habyarimana ne différaient en rien à l'ancienne domination monarchique des Tutsi ! C'était même devenu pire pour certaines régions du pays, l'est du Rwanda par exemple.

Au sommet du pouvoir, les Bakiga eux aussi, ont fini par se déchirer entre eux : au début des années 80, un coup d'État contre le pouvoir de J. Habyarimana fut déjoué ! Les commanditaires présumés furent arrêtés, sauf un : le Colonel A. Kanyarengwe avait réussi à s'enfuir. Mais où ? En Tanzanie... ! Bien entendu ! (...) » [pp. 84 – 90].

« Chapitre IV. CONTROVERSE SUR L'ATTENTAT DU 06 AVRIL 1994

Nous abordons maintenant un sujet qui suscite, voire même qui déchaîne les passions depuis le 06 avril 1994. En même temps, beaucoup

³⁸DEBRE B., *Le retour du Mwami*, Paris, Ramsay, 1998, pp. 90.

d'observateurs considèrent l'attentat qui a coûté la vie au feu président J. Habyarimana du Rwanda, au feu président C. Ntaryamira du Burundi et à certains hauts dignitaires du régime rwandais de l'époque comme étant « l'élément déclencheur » du génocide au Rwanda en 1994.

1. L'attentat du 06 avril 1994

Dans mes dernières publications déjà citées³⁹, j'ai présenté l'extrait d'un entretien qui m'avait été accordé par un « partisan » de l'ancien régime de J. Habyarimana concernant l'attentat du 06 avril 1994 dans lequel ce dernier est mort. Voici à présent, le point de vue d'un partisan de « première heure » du Front Patriotique Rwandais sur le même attentat qui est considéré par beaucoup d'observateurs comme étant « l'élément déclencheur » du génocide au Rwanda en 1994.

Mon interlocuteur me parlait depuis plus d'une demi-heure de son histoire personnelle. Au bout d'un moment, il bondit sur l'actualité pour essayer, me semble-t-il, de tester la « neutralité » scientifique de mes recherches sur les événements historiques à l'origine du génocide au Rwanda. Au moment de notre rencontre, une enquête judiciaire était à la « Une » en France au sujet de l'attentat du 06 avril 1994 à Kigali. Voici l'extrait de l'échange

³⁹SEBUNUMA D., thèse « *La compulsion de répétition dans les violences collectives* », Université Paris Diderot-Paris7, 2011, publiée par ANRT (Atelier National de Reproduction des Thèses), *op. cit.* Voir aussi « *Rwanda : crise identitaire et violence collective* », *op. cit.*

que j'ai eu avec mon interlocuteur :

- *Mon interlocuteur* : Que pensez-vous de l'actualité sur cet attentat ?

J'ai répondu : Je n'en sais rien. Toutes les pistes sont à exploiter pour connaître la vérité. Puis, je ne vivais pas au Rwanda à l'époque du génocide ; je n'ai donc pas de point de vue sur le sujet.

- *Mon interlocuteur* : Mais, c'est une polémique inutile ! On connaît les coupables ; ce sont les extrémistes Hutu. Pourquoi continuer à faire des débats interminables ?

J'ai répondu : C'est possible.

- *Mon interlocuteur* : Vous dites que « c'est possible » ? Vous doutez ? Pensez-vous que ce serait quelqu'un d'autre le coupable ?

J'ai répondu : Les coupables ? Ce seraient peut-être les Hutu, ou bien quelqu'un d'autre ! Pour moi, tout est possible.

- *Mon interlocuteur* : Ah !....Oui ! Vous venez de dire que vous n'étiez pas au Rwanda à l'époque du génocide. Je vous assure, Kinani [le feu président J. Habyarimana] avait changé : il avait signé les Accords de Paix et avait accepté de partager le pouvoir avec le FPR et l'opposition. Ce sont donc les extrémistes de son entourage qui l'ont assassiné pour s'emparer du pouvoir et exécuter le génocide. C'est clair. Il n'y a pas de doute pour tous ceux qui vivaient au Rwanda à l'époque des faits.

J'ai répondu : Ah ! Bon ! Si je vous comprends bien, le feu président J. Habyarimana est un martyr ; le Tout-puissant Colonel E. Sagatwa est un martyr car il était avec le président dans le même avion ; le chef d'État Major de l'armée régulière, le Général

D. Nsabimana est aussi un martyr car il était dans le même avion ; ainsi que tous les membres d'équipage et tous ceux qui accompagnaient le président. Puis, le premier Ministre, Mme A. Uwiringiyimana et tous les ministres qui ont été assassinés dès le 07 avril 1994, dont Monsieur B. Ngurinzira, ministre des Affaires Étrangères, sont aussi des martyrs de la paix comme le président. Il ne reste qu'à demander au Pape de les canoniser !

- *Mon interlocuteur* : Ah ! Non ! Le feu président J. Habyarimana et les membres de son entourage qui étaient dans l'avion, ce ne sont pas des martyrs ! Ce sont des planificateurs du génocide ! Quant à Mme A. Uwiringiyimana et les ministres de l'opposition, c'est vrai. Eux ce sont des martyrs de la paix.

J'ai répondu : Mais, c'est vous qui venez de me dire que le président J. Habyarimana aurait été victime du complot des extrémistes Hutu qui n'auraient pas accepté le partage du pouvoir avec l'opposition et le FPR. De mon point de vue, tous ceux qui étaient dans l'avion abattu le 06 avril 1994 ne pouvaient pas être au courant de ce « complot » dont vous me parlez car, à moins d'être suicidaires, je ne comprends pas comment ils auraient pu monter dans le même avion !

J'ai poursuivi mon raisonnement en m'adressant à mon interlocuteur : Vous vous rendez compte de ce que vous m'annoncez ? Au cas où le feu président J. Habyarimana n'aurait pas planifié le génocide ; au cas où tous ceux qui étaient avec lui dans l'avion le 06 avril 1994 n'auraient pas préparé le génocide - selon vos affirmations tous auraient

été victimes du complot de certains Hutu extrémistes ; et étant donné que le premier ministre et plusieurs ministres de l'opposition ont été - eux aussi - victimes du génocide dès le 07 avril 1994 ; au cas où tout cela se confirmerait, en quoi le génocide de 1994 engagerait-il la responsabilité du régime des Hutu de l'époque ? Car les principaux responsables de ce régime auraient été, eux aussi, victimes des mêmes criminels génocidaires !

J'ai ajouté : Vous vous rendez compte des conséquences d'une telle hypothèse, si jamais elle était confirmée ?

- *Mon interlocuteur m'a regardé, étonné, et a pris la parole* : Que faudrait-il dire alors, selon vous ?

J'ai répondu : Je n'en sais rien ! Cherchez encore et essayez de trouver des arguments inattaquables sur le plan logique !

L'échange que je viens de présenter ci-dessus résumerait l'essentiel de la controverse sur l'attentat du 06 avril 1994 qui a coûté la vie au feu président J. Habyarimana et à ceux qui étaient avec lui dans l'avion. Jusqu'à ce jour, les questions que j'ai posées à mon interlocuteur dans l'échange précédent demeurent. Comme le débat se poursuit dans les médias et sur le plan judiciaire, je laisse à mes futurs lecteurs et lectrices le soin de se faire une opinion objective en tenant compte des éléments de preuves présentés par chaque partie : le camp des Hutu qui étaient au pouvoir en 1994, le camp du Front Patriotique Rwandais et le camp des pays occidentaux qui étaient impliqués dans le conflit rwandais à l'époque des faits.

Pour cela, dans l'attente des conclusions de la Justice et compte tenu des seuls éléments à notre disposition aujourd'hui à travers les média, mon point de vue personnel est que les Hutu « extrémistes » proches du feu président J. Habyarimana et les Tutsi « extrémistes » proches du président rwandais actuel P. Kagame ne disposaient ni des moyens logistiques ni des moyens diplomatiques de dissuasion pour se permettre d'assassiner deux présidents dans un même attentat ! De plus, la seule présence des militaires français dans le même avion qui fut abattu le 06 avril 1994 à Kigali constituait un élément dissuasif et un obstacle quasi-infranchissable pour les Hutu comme pour les Tutsi.

Certes, les deux camps - celui des Hutu et celui des Tutsi - auraient pu se préparer à une éventuelle fin tragique de la situation politique au Rwanda à l'époque. Cependant, même le Rwandais lambda et les étrangers qui vivaient au Rwanda craignaient la survenue d'une possible « fin de règne » sanglante : depuis la fin du 19^{ème} siècle, le même phénomène de violences collectives se reproduit dans les mêmes circonstances ! (...) » [pp. 104 – 107].

3^{ème} partie

Réflexion de synthèse

4^{ème} partie

Approche clinique : exil et identité

Conclusion

La présente recherche permet de présenter et de développer de nouvelles hypothèses de réflexion sur les facteurs socioculturels et historiques qui surdéterminent la survenue des violences collectives. Cela à partir du cas du Rwanda.

Plus particulièrement, notre réflexion s'est appuyée sur les documents historiques de différents auteurs afin de rendre compte du fondement scientifique de nos observations.

En effet, la crise identitaire au Rwanda se nourrit d'une autre crise, à savoir la destruction des « repères identificatoires et d'appartenance » par certains Rwandais eux-mêmes, mais aussi suite aux influences externes. Cependant, il appartient au peuple rwandais d'intégrer certains apports extérieurs qui sont porteurs de modernité et, en même temps, de s'interroger sur les différentes crises du passé. Cela permettra de corriger les erreurs là où la rencontre avec d'autres cultures aurait laissé des séquelles qui se transforment en conflits collectifs récurrents. N'oublions surtout pas que, au sein de la foule, c'est l'individu-sujet qui agit : la découverte de l'identité collective passe par la découverte de l'identité individuelle et inversement - à travers des faits historiques. C'est le principal enseignement à tirer des cas cliniques que nous avons présentés dans ce travail. Car, selon notre thèse de départ, « il n'y a pas d'interaction entre individu et collectivité sans la dimension historique ».

Déogratias SEBUNUMA est né à KABARONDO, à l'est du Rwanda, en 1969. Après les études secondaires au Groupe Scolaire Saint-André de Kigali, il a suivi une formation initiale en philosophie et en théologie. En 2000, il a poursuivi ses études supérieures à l'Université Paris Diderot-Paris7 où il a obtenu le titre de Psychologue en 2005 et le Doctorat de « Recherche en psychopathologie fondamentale et psychanalyse » en février 2011. Il exerce le métier de psychologue clinicien.



25€